

Les Chemins de l'aube

Sylvain Vergara

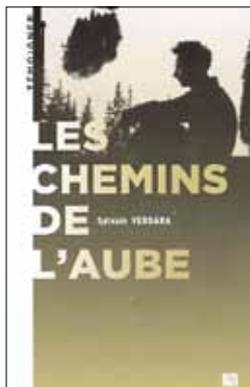
Editions Ampelos, juillet 2022
112 pages, 13 €

Sylvain Vergara, résistant et déporté à Buchenwald, a écrit ce texte au début des années 1960 quand, comme tant d'autres dans les années d'après-guerre, il avait « de la peine à faire entendre sa voix »⁽¹⁾.

En 1985, Elie Wiesel⁽²⁾, qui a lu son manuscrit, lui écrit qu'il l'a trouvé bouleversant et mériterait d'être publié. Ce ne sera fait que trente-cinq ans plus tard (trente ans après la mort de l'auteur).

Le livre commence sur la place d'appel où des dizaines de déportés sont immobiles dans le froid, après la pendaison de trois des leurs. On retrouve ensuite Emmanuel, le personnage central (qui, comme Sylvain Vergara, est l'un des plus jeunes déportés politiques du camp), dans son block, partageant son quignon de pain avec un homme dont il sait qu'il va mourir. Il sait ce geste inutile mais il lui donne un sentiment d'humanité. Emmanuel encaisse, résiste, tient debout, malgré les morts qui s'entassent autour de lui. Il tient en se remémorant des vers, des passages de musique, des extraits de la Bible... Au travers de portraits rapides, il nous raconte des morceaux de la vie de quelques déportés. Comment ils résistent à cette destruction du corps et de l'esprit. Comment ils tiennent sous les coups, la pénibilité des travaux à accomplir, la maladie, l'angoisse à l'appel de ceux qui feront partie des « transports » (du jour) vers la mort. Il nous raconte aussi les gestes d'humanité, les petites lâchetés et mesquineries, voire la violence entre déportés pour éviter les coups ou avoir un peu de pain. Tout faire pour survivre, chacun à sa façon.

Peu à peu, les images du passé s'estompent, comme celles pouvant permettre d'envisager l'avenir. Reste juste le soulagement



d'avoir vécu encore une heure supplémentaire.

Les choses, odieuses à l'extérieur, deviennent « normales » et finissent par ne plus susciter de réaction. Le corps se délite de plus en plus, devient extérieur, à tel point qu'on a l'impression de se détacher de lui, jusqu'à vouloir sa mort ou la provoquer. Mais d'autres tiennent, en s'appuyant sur des petits gestes, des détails qui les aident à continuer à réfléchir, à rester en vie, à demeurer des hommes et ce, jusqu'à ce jour d'avril 1945 où le bruit des canons se fait de plus en plus proche et tonne le retour de l'aube...

Avec ses portraits sensibles et une très belle écriture, Sylvain Vergara a donné un visage d'humanité, sans pathos, ni violence, ni haine, à nombre de ceux qui ne sont pas revenus de l'enfer. Comment est-il possible que ce texte magnifique n'ait pu trouver d'éditeur avant 2022 ?

(1) Pour en savoir plus sur l'auteur et le triste parcours de son livre : www.lemonde.fr/livres/article/2022/09/01/le-livre-oublie-de-buchenwald_6139745_3260.html.

(2) Le texte d'E. Wiesel écrit à la main est en introduction de l'ouvrage.

Marie-Christine Vergiat,
vice-présidente de la LDH

L'Antiracisme trahi

Florian Gulli

Puf, septembre 2022
224 pages, 18 €



Au fil d'une enquête historique précise et documentée, Florian Gulli réinterroge les concepts de l'antiracisme contemporain, en particulier la critique de toute forme d'universalisme et l'opposition entre luttes antiracistes et luttes sociales. Comment la remise en cause d'un antiracisme qualifié de moral au profit d'un antiracisme qui seul serait politique, par des mouvements antiracistes qui portent leur lutte à partir de l'histoire et de l'expérience d'un groupe, en est-elle venue à justifier un éclatement des luttes antira-

cistes ? La stratégie actuelle d'un antiracisme de lutte à partir de l'identité « ethnique » ou culturelle, mais qui ne s'ancre plus dans une condition sociale commune aux classes populaires, est-elle susceptible d'enrayer la montée des idées racistes et d'extrême droite ?

Pour répondre à ces questions et surtout ouvrir la voie à des perspectives de dépassement, l'auteur revient sur l'histoire du mouvement des droits civiques aux Etats-Unis, les débats qui le traversent, entre une optique inclusive, associant les milieux populaires blancs, et une optique renvoyant davantage à un nationalisme noir. Il analyse comment, des différents courants des mouvements civiques noirs aux Etats-Unis, c'est le seul courant prônant la séparation qui a été retenu en France, y compris dans les milieux académiques, alors qu'il n'était guère majoritaire aux Etats-Unis. Reprenant l'ensemble des concepts mobilisés actuellement (racisme structurel, systémique, privilège blanc), il en trace les limites et en particulier la confusion entre le racisme, idéologie, fait social mais aussi fait individuel, et les discriminations qui, elles, peuvent être structurelles.

Voilà quelques questions qui traversent cet essai riche dont on devine qu'il pourrait faire grincer des dents car il attaque frontalement à la fois l'antiracisme libéral, et la supériorité qu'il exprime envers des classes sociales populaires, et l'antiracisme d'Etat, inefficace dans sa lutte contre les discriminations et néolibéral. Face à cette instrumentalisation de l'antiracisme, il faut en revenir à des analyses plus matérialistes. Tel est l'enjeu politique de ce livre qui plaide pour un antiracisme intersectionnel, universaliste, incluant la classe sociale comme fait structurel et transversal des luttes antiracistes et féministes.

Fabienne Messica,
membre du Comité
national de la LDH